Bernard SCHIELE, Réal JANTZEN, dirs, *Les territoires de
la culture scientifique*

Lyon/Montréal, Presses universitaires de Lyon/Presses universitaires de
Montréal, coll. Muséologies, 2003, 314 p.

Bernard Heizmann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6307>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6307

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 408-410

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Bernard Heizmann, « Bernard SCHIELE, Réal JANTZEN, dirs, *Les territoires de la culture scientifique* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 29 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6307> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6307>

de racisme, progressivement supplanté par un antisémitisme de moins en moins dissimulé à mesure que l'issue de la guerre devient plus claire. Si le premier aspect est évident dans la guerre à l'Est, notamment dans la présentation des bolcheviques rejetés comme non européens, la question juive n'est pas évoquée avant la fin 1943, voire le début de 1944, et encore systématiquement liée à la question communiste.

En somme, Sébastien Saur offre une bonne étude de cette revue de propagande, dont l'adhésion évidente au mot d'ordre nazi semble être liée à l'évolution interne du régime suite à l'accumulation de défaites. De très beaux exemples de l'iconographie de *Signal* accompagnent ce travail qui annonce de futures recherches sur la structure de la revue. On déplore simplement quelques erreurs historiques (par exemple, p. 22, sur l'exploitation de la guerre de Crimée pour justifier le pacte germano-soviétique) et typographiques (les annexes signalées dans les notes infrapaginales manquent).

Gérald Arboit

CÉRIME, Strasbourg 3

Gerald.Arboit@urs.u-strasbg.fr

Bernard SCHIELE, Réal JANTZEN, dirs, *Les territoires de la culture scientifique*.

Lyon/Montréal, Presses universitaires de Lyon/Presses universitaires de Montréal, coll. Muséologies, 2003, 314 p.

L'ouvrage rassemble les conférences qui ont été données à la Cité des Sciences à Paris en décembre 2000, dans le cadre du séminaire international « Les nouveaux territoires de la culture scientifique et technologique ». Les intervenants étaient aussi bien des spécialistes de la culture scientifique ou de la vulgarisation que des muséologues, des sociologues ou bien sûr des acteurs de la culture scientifique. On peut citer John D. Miller, Brian Trench, Yves Gingras ou Jean Audouze. Trois domaines sont couverts par les contributions : après un examen des territoires qui se sont récemment ouverts à la culture scientifique, en particulier grâce à l'internet, les relations entre ce champ et les systèmes éducatifs sont étudiées, avant que la culture

scientifique ne soit envisagée du point de vue des problématiques qui la sous-tendent et des dangers qui la guettent, liés – entre autres facteurs – à la sphère économique.

L'émergence des technologies de l'information et de la communication (TIC), et particulièrement de l'internet, a ouvert des perspectives à la communication scientifique. Au-delà de la création d'un nouveau support qui pouvait l'accueillir, d'autres enjeux sont apparus : économiquement et commercialement, la question de l'accès aux données est devenue cruciale, notamment en ce qui concerne la communication entre scientifiques, dont le mode même de fonctionnement a été modifié et qui court le risque d'être prise en otage par des préoccupations marchandes. Par ailleurs, même s'il faut tenir compte des inégalités sociales et géographiques d'accès à l'outil, les questions liées à la quantité et à la qualité des données rendues accessibles par l'internet se posent et elles conduisent à une redéfinition du rôle du journaliste scientifique. En plus de son activité habituelle d'enquête et de vulgarisation, celui-ci devient un médiateur et doit permettre au lecteur de se repérer dans la masse des données accessibles. Ainsi, au-delà de la production d'informations, s'agit-il pour le journaliste de baliser le terrain pour l'utilisateur d'internet, de lui donner des points de repère. Par exemple, un intervenant propose une typologie des sites web en rapport avec les sciences, du site d'éducation populaire au site éditant des périodiques scientifiques. Un autre enjeu réside en la privatisation de la communication scientifique qui, échappant aux scientifiques eux-mêmes, passe entre les mains de spécialistes de la communication et des relations publiques, ayant pour tâche de vanter les mérites d'une institution, d'un laboratoire.

Depuis plus longtemps et plus régulièrement, des enquêtes ont été menées en Amérique du Nord sur la culture scientifique, la perception et la compréhension de la science par le public. Publiés par la National Science Foundation, les *Science and Engineering Indicators*

prennent par exemple en compte quatre dimensions : l'intérêt, l'attention portée aux sujets scientifiques, la connaissance des concepts et l'opinion sur la science. Ces enquêtes font apparaître des changements dans l'état des connaissances du public et dans la manière dont ce dernier envisage le monde scientifique, en termes de confiance notamment. Certains paramètres récurrents font apparaître que le public, grâce à ces nouveaux territoires, se voit offrir des opportunités qui ne sont pas saisies également par tous, les critères sociaux – dont ceux liés au niveau d'éducation – étant très discriminants. La question des poids respectifs du formel et du non formel dans les choix de parcours universitaires mérite ainsi d'être posée et amène au constat convergent que, effectivement, le cursus scolaire, complété de conditions sociales et familiales particulières, ainsi que l'utilisation de produits ou de structures touchant à l'éducation non formelle et à la vulgarisation vont conduire plus aisément au choix d'une formation universitaire à dominante scientifique ou technologique. De ce point de vue, il convient de relativiser les discours sur la désaffection de ces filières, en tout cas au Canada, puisque c'est le pays qui est évoqué par l'un des conférenciers. En effet, le taux d'entrée dans les filières et le taux de diplômés font apparaître une relative stabilité globale et une redistribution des publics étudiants entre spécialités plutôt qu'une chute générale des effectifs. De plus, l'enseignement scientifique s'est radicalement transformé, parce qu'il a vu les champs disciplinaires se renouveler en même temps que les méthodes et les savoir-faire faisaient leur entrée dans les activités et les programmes. Comme la culture scientifique, l'enseignement a pris en compte l'arrivée des TIC et de l'internet et, de ce fait, a vu s'opérer des changements radicaux dans les pratiques pédagogiques. Les pressions politiques et socio-économiques pèsent également sur la mise en œuvre de ces cursus auxquels on réclame une efficacité formative quasi immédiate.

On peut poser le même constat, ou

presque, quand on regarde le fonctionnement des grandes institutions, muséales notamment, qui touchent à la culture scientifique : elles aussi sont soumises à diverses pressions et doivent leur survie et, éventuellement, leur réussite à leur dimension nationale ou internationale, ou encore, à leur fort ancrage local. À un moment où le grand public manifeste une certaine méfiance par rapport au champ scientifique, un moment aussi où se pose la question de l'exclusion sociale qui programme une exclusion de la culture scientifique et pourtant une exclusion du débat citoyen sur les sujets qui touchent à ce domaine, ces nouveaux territoires doivent jouer pleinement leur rôle aux côtés de moyens plus traditionnels, sans toutefois courir le risque d'être « avalés » par les technosciences ; celles-ci pourraient les instrumentaliser en les utilisant comme vecteurs de communication afin de faire passer un message idéologique ou promotionnel. En utilisant ces outils ou des outils plus anciens, l'objectif serait donc de travailler à la mise en place d'une nouvelle citoyenneté qui permettrait la construction d'opinions éclairées sur les sujets scientifiques.

En somme, *Les territoires de la culture scientifique* est un livre qui apporte de nombreux éclairages intéressants sur l'ère de la « communication à large bande », sur le rôle nouveau des journalistes scientifiques, sur les rapports entre culture scientifique et champ social, entre science et société, sur les risques de privatisation de la communication scientifique, notamment via les structures de relations publiques. Fondé, pour nombre de contributions, sur des données qui concernent l'Amérique du Nord (États-Unis, Canada), il trouve ici à la fois sa limite et son intérêt si l'on tente de le rabattre sur la situation française ; sa limite, car certains éléments paraissent difficilement transférables (e.g. spécificité des parcours universitaires...) ; son intérêt, parce que justement certaines spécificités nord-américaines retiennent l'attention et mériteraient sans doute que, justement, la question de leur transfert ou de leur

transposition soit envisagée. Par exemple, on pense au programme PUS (*Public Understanding of Science*) qui vise à promouvoir l'éducation scientifique ou encore aux enquêtes annuelles systématiques – créées à l'initiative de John D. Miller – qui permettent de mesurer très finement la perception des sciences et la place de la culture scientifique dans la société.

Bernard Heizmann

Université de Metz

IUFM de Lorraine

bernard.heizmann@ac-nancy-metz.fr

Clotilde SIMOND, *Esthétique et schizophrénie. À partir de Zabriskie Point de M. Antonioni, Au hasard Balthazar de R. Bresson et Family Viewing d'A. Egoyan.* Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Champs visuels, 2004, 300 p.

Esthétique et schizophrénie : vaste et complexe problématique. Et ouvrage étrange dont il est relativement malaisé de rendre compte tant il est dense, presque dru, tant sa trame est serrée au point d'être parfois difficilement pénétrable. Le livre se divise en deux parties : dans un premier temps, les analyses de films (trois films-cultes et trois fort « bons objets », trois chapitres de même longueur), et dans un second temps les développements théoriques. Ces deux volets interrogent différemment une même question – d'abord du côté de la vision (le cinéma), puis du côté de la pensée – avec pour objectif de base d'envisager, comme problème, « pas tant celui de films sur la schizophrénie que celui de films schizophrènes » (p. 8). La schizophrénie n'est donc pas ici le sujet traité – l'attribut de tel ou tel personnage ou le fil de la narration –, mais plutôt le principe à l'œuvre dégagé dans la narration même, et que Clotilde Simond pointe dans le dispositif, le discours du film, le processus de fonctionnement, que l'on pourrait dire à la fois intime et sensible, de *Zabriskie Point* de Michelangelo Antonioni, de *Au hasard Balthazar* de Robert Bresson et de *Family Viewing* d'Atom Egoyan. C'est dire que la schizophrénie n'a nul besoin d'être définie ou diagnostiquée : elle est ici un

paradigme heuristique, un modèle, « un concept critique plus que clinique », comme l'indique l'auteur (p. 7) dans une référence ouverte à un livre célèbre de Gilles Deleuze (*La philosophie*, Paris, Payot, 1993). C'est, notamment, à partir d'un parallèle entre la pensée de Gilles Deleuze et celle, antérieure, de Jacques Lacan, que se construit et s'élabore le concept de schizophrénie, et en partant aussi du battement, du passage possible, voire nécessaire de l'idée deleuzienne du cinéma comme « image-mouvement » du plan de l'imaginaire au plan du réel. L'expérience esthétique – comme domaine du sensible – de ces trois films et des différentes « figures » qu'ils mettent en œuvre, figures plastiques et figures du discours, sert dès lors d'emblée de tremplin à la problématisation théorique de ces rapports. Fidèle à la mission assignée par Gilles Deleuze à la philosophie, Clotilde Simond utilise et manie les concepts à l'envi et avec virtuosité, au risque d'égarer parfois ceux des lecteurs qui n'ont pas, des films analysés, la même connaissance approfondie et méticuleuse, ni la même maîtrise des concepts ; ceux-ci ne sont pas tous aussi familiers ni abordables les uns que les autres et relèvent tantôt du champ de l'esthétique, tantôt de la psychanalyse : « schize de l'œil et du regard », « images secondes », « traitement *malerisch* » et autres « objets *a* », « *spaltung* », « *spatium* » et « *extensio* », en VO dans le texte. Il faut alors se frayer un chemin dans cette jungle terminologique touffue – il n'y a pas de lexique en fin de volume à destination des profanes – pour suivre les raisonnements et savourer par exemple, au détour d'une analyse de Michelangelo Antonioni, la lecture étonnante que l'auteur nous livre du mot « Thankx » estropié dans *Zabriskie Point* (p. 52) ou la façon dont, prolongeant André Bazin qui observait chez Robert Bresson « un décalage comme celui d'une couleur non superposée au dessin » (*Qu'est-ce que le cinéma ?*, Tome 1, Paris, Éd. du Cerf, 1994, p. 123), elle envisage les processus de déréalisation, de mise en déroute des identités, d'inadéquation dans les rapports entre parole et image, de tension entre